



HAL
open science

Vivre et penser la frontière à Bâle : Jacob Burckhardt (1818-1897), entre les puissances, les hommes et les idées

Thomas Nicklas

► To cite this version:

Thomas Nicklas. Vivre et penser la frontière à Bâle : Jacob Burckhardt (1818-1897), entre les puissances, les hommes et les idées. Ludovic Laloux; Frédéric Dessbergue; Stéphane Palaude, dir. Frontières en Europe depuis le Congrès de Vienne (1815). Enjeux diplomatiques, stratégiques, militaires et économiques, 2, Presses universitaires de Valenciennes, pp.85-99, 2021, Crises & Conflits, 9782364240773. hal-03207585

HAL Id: hal-03207585

<https://hal.univ-reims.fr/hal-03207585>

Submitted on 1 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike| 4.0 International License

VIVRE ET PENSER LA FRONTIÈRE À BÂLE
JACOB BURCKHARDT (1818-1897)
ENTRE LES PUISSANCES,
LES HOMMES ET LES IDÉES

Thomas NICKLAS*

Après avoir exercé pendant trois ans comme professeur d'histoire de l'art à l'École polytechnique fédérale de Zurich, Jacob Burckhardt rentra à Bâle, sa ville natale, où il avait accepté un poste de professeur d'histoire, en 1858. Dans ses cours dispensés à l'université, il dressa un vaste panorama de l'histoire culturelle du monde, tout en s'intéressant aussi au devenir de la Confédération suisse et aux destinées de sa ville placée par la géographie sur le « coude du Rhin », où le fleuve change sa direction est-ouest vers le nord. L'État fédéral helvétique s'était constitué en 1848, prêt à défendre son indépendance dans les conflits mais aussi prêt à s'opposer à la Prusse (affaire de Neuchâtel 1856-1857) et à la France (affaire de Savoie 1860)¹. Le nouveau système fédéral, mais aussi les innovations infrastructurelles, devaient attirer l'ancienne république urbaine, laquelle avait vu grandir Jacob Burckhardt, vers le centre politique et économique de la Suisse, constitué par le triangle de Zurich, Berne et Lucerne. La ligne ferroviaire du Hauenstein, qui relie la ville de Bâle au cœur de la Confédération, à travers les montagnes du Jura, fut

* Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP

1 Cédric HUMAIR, *1848. Naissance de la Suisse moderne*, Lausanne, Antipodes, 2009, notamment p. 113-129.

mise en service en 1858. Toutes les conditions furent ainsi réunies pour assigner à la ville de Bâle sa future place comme nœud ferroviaire et comme porte d'entrée de la Suisse, face à un monde germanique en pleine réorganisation. Dans le domaine politique, les Bâlois s'étaient vu obligés de se séparer de leur ancien territoire (Bâle-Campagne) dominé par les radicaux, en 1833, pour conserver la tradition constitutionnelle de l'Ancien Régime *intra muros*, le Grand Conseil bâlois n'étant pas élu au suffrage universel, mais par les corporations et les assemblées de quartier. C'est en 1875 seulement que les radicaux, en accord avec la nouvelle constitution fédérale entrée en vigueur l'année précédente, obtinrent l'introduction d'un système politique entérinant le suffrage universel et donnant le droit de vote à tous les citoyens suisses installés à Bâle, changements que l'«aristocratie libérale», incarné par Jacob Burckhardt, vit d'un mauvais œil². C'est pourtant à l'historien Burckhardt que la réflexion s'intéresse d'abord. Comment a-t-il conceptualisé la frontière germano-suisse passant devant les murs de Bâle, une frontière, qui plus est, changeait profondément de nature au XIX^e siècle, après la création d'un État-nation allemand ?

L'historien bâlois problématise le devenir de la frontière germano-suisse

Dans ses cours consacrés à l'histoire moderne, le professeur Burckhardt donna une place importante aux dates marquant les ruptures historiques entre la Confédération et l'espace allemand : 1499, 1647-1648, 1802-1815. Par le biais du Convent de Stans, du 22 décembre 1481, les Confédérés résolurent les problèmes internes liés aux tensions entre cantons urbains et ruraux, en renforçant ainsi la cohésion confédérale³. Juste sortis de cette crise de leur système d'alliances politiques et militaires, ils se retrouvèrent face aux initiatives du Habsbourg Maximilien I^{er} (1459-1519) qui voulait lancer une réforme institutionnelle du Saint Empire pour doter cette structure

2 Alan S. KAHAN, *Aristocratic Liberalism. The Social and Political Thought of Jacob Burckhardt, John Stuart Mill, and Alexis de Tocqueville*, Oxford, University Press, 1992 ; pour le contexte local : Philipp SARASIN, *La Ville des bourgeois. Élités et société urbaine à Bâle dans la deuxième moitié du XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1998.

3 Ernst WALDER, *Das Stanser Verkommnis. Ein Kapitel eidgenössischer Geschichte neu untersucht : die Entstehung des Verkommnisses von Stans in den Jahren 1477 bis 1481*, Stans, Historischer Verein Nidwalden, 1994.

d'une administration centrale. La Diète de Worms (1495) autorisa un impôt impérial. On créa les cercles d'Empire pour mieux contrôler les territoires et une juridiction impériale fut établie. Les Confédérés refusèrent de participer à cette tentative de réforme de l'Empire⁴. Et Burckhardt expliqua ainsi leurs motifs à ses étudiants, en dégagant les grandes lignes de cette évolution :

Pourquoi est-ce que la Suisse n'accepta pas la réforme impériale ? Elle n'avait pas besoin d'être pacifiée, puisqu'elle avait déjà établi la paix territoriale en son sein. Les conquêtes et les risques partagés avaient renforcé l'unité entre les Confédérés. En plus, ils étaient au solde de la France⁵. Finalement, il y avait l'aversion réciproque entre les Suisses et les Souabes, surtout depuis l'adhésion de la ville de Constance à la Ligue de Souabe. [...] [En 1499,] la guerre de Souabe commença⁶. [...] En 1501, Bâle et Schaffhouse adhèrent à la Confédération. La noblesse autrichienne se retire. La Suisse se consolide, elle se sépare *de facto* du Saint Empire.⁷

La guerre de Souabe, de 1499, avait opposé les dix cantons et leurs alliés à la maison de Habsbourg et à la Ligue de Souabe, sa principale alliée. La victoire militaire des Suisses favorisa un partage des zones d'intérêts entre les Habsbourg et les Confédérés, Constance restant dans la zone d'influence habsbourgeoise, tandis que les villes « frontalières » de Bâle et de Schaffhouse étaient désormais libres d'adhérer à la Confédération. L'issue de la guerre assura une large autonomie aux Suisses en marge du Saint Empire dont ils rejetèrent en bloc les nouvelles structures constitutionnelles et juridiques. La guerre de 1499, tout en amplifiant une tendance à la séparation, n'entérina pourtant pas la sécession définitive des Confédérés de l'Empire⁸. Il fallait attendre

4 Voir Bettina BRAUN, *Die Eidgenossen, das Reich und das politische System Karls V.*, Berlin, Duncker & Humblot, 1997.

5 En raison du service étranger (mercenariat).

6 Nommée aussi guerre de Suisse hors de la Confédération.

7 Werner KAEGI, *Jacob Burckhardt. Eine Biographie V: Das Neuere Europa und das Erlebnis der Gegenwart*, Bâle, Schwabe, 1973, p. 39 ; voir aussi : *Jacob Burckhardt Werke. Kritische Gesamtausgabe 26 : Neuere Geschichte 1450-1598*, Bâle, Schwabe, 2016, p. 271-274.

8 André GUTMANN, *Die Schwabenkriegschronik des Kaspar Frey und ihre Stellung in der eidgenössischen Historiographie des 16. Jahrhunderts*, Stuttgart, Kohlhammer, 2010, p. 21-39.

1647 et la présence du bourgmestre de Bâle, Johann Rudolf Wettstein (1594-1666), lors des négociations de paix en Westphalie visant à mettre fin à la Guerre de Trente Ans, conflit européen dont la Confédération put se maintenir largement à l'écart. Dans son cours sur l'histoire du XVII^e siècle, Burckhardt cita nommément son ancêtre Wettstein qui, après avoir obtenu l'exemption définitive de la Suisse de toute juridiction impériale, rentra à Bâle fin 1647, sans assister à la signature des traités⁹. La paix de Westphalie de 1648 allait définitivement fixer «la pleine liberté et exemption de l'Empire» pour la Confédération toute entière¹⁰. Même si quelques juristes dissertèrent longuement sur la portée réelle de ces stipulations, la diplomatie européenne de cette époque partait de l'idée que la Confédération était devenue «indépendante» par rapport à l'Empire germanique.

Le tracé de la frontière germano-suisse fut fixé à l'époque de Napoléon. Après 1648, la région du Fricktal à l'est de Bâle avait toujours fait partie des possessions de la maison de Habsbourg. Au traité de Campoformio (1797) l'Autriche remit le Fricktal à la France, mais la clause ne fut mise en œuvre qu'après le traité de Lunéville (1801), la France se réservant le droit de céder ce territoire à la nouvelle République helvétique qu'elle avait contribué à créer après la chute de l'ancienne Confédération (1798)¹¹. Dans son cours sur l'histoire de l'époque des révolutions, Burckhardt fit part à ce sujet des réflexions de Philippe Albert Stapfer (1766-1840), ministre de Suisse à Paris, représentant de la République helvétique auprès du Premier Consul Bonaparte¹². Stapfer déplora que la République helvétique dût céder définitivement l'ancien évêché de Bâle (actuel canton du Jura) à la France et qu'elle ne reçût en échange que le Fricktal. «Équivalent insuffisant», disait aussi Burckhardt, puisque les Suisses avaient également vu partir Neuchâtel,

9 Werner KÆGLI, *Jacob Burckhardt. Eine Biographie V*, note 7, p. 187.

10 Historisches Museum Basel, *Wettstein – Die Schweiz und Europa 1648*, Bâle, Christoph Merian, 1998 ; Marco JORIO (dir.), *1648, die Schweiz und Europa. Aussenpolitik zur Zeit des Westfälischen Friedens*, Zurich, Chronos, 1999.

11 Patrick BIRCHER, *Der Kanton Fricktal. Bauern, Bürger und Revolutionäre an der Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert*, Laufenburg: Forum Fricktal, 2002.

12 Voir aussi : Adolf ROHR, *Philippe Albert Stapfer – une biographie. À Berne de l'Ancien Régime à la Révolution helvétique (1766-1798)*, Berne, Lang, 2007.

Genève et le Valais, territoires qui finissaient tous, à un moment donné, dans le giron de l'Empire napoléonien¹³. Après la chute de Napoléon, ces territoires annexés à la France furent pourtant rétrocédés à la Confédération reconstituée par le Pacte fédéral de 1815, tandis que le Fricktal appartient désormais au nouveau canton d'Argovie, faisant du haut Rhin le fleuve-frontière germano-suisse, à l'exception des extensions du canton de Bâle sur la rive droite et notamment du canton de Schaffhouse, presque entièrement confiné à la rive droite du Rhin¹⁴.

Itinérances germano-suisse de Jacob Burckhardt : du germanisme juvénile aux amitiés transfrontalières

Fils du pasteur de la cathédrale, lequel exerçait depuis 1838 comme chef de l'Église réformée bâloise, Burckhardt grandissait au sein des élites d'une riche ville marchande, située après 1815 à proximité du lieu où convergeaient les frontières de la Suisse, de la France et du grand-duché de Bade, le dernier faisant partie de la Confédération germanique créée en 1815. À partir de l'année 1830 marquée par son tourbillon politique, les habitants de la ville avaient toutefois les yeux rivés sur la nouvelle frontière cantonale qui naissait aux portes de leur commune. En 1833, la séparation cantonale fut consommée, après d'âpres affrontements, parfois violents, entre la ville et « sa » campagne, puisque les citadins ne voulaient pas répondre favorablement aux revendications des campagnards réclamant plus de liberté et d'égalité. Dans les grandes familles bâloises, comme les Burckhardt, on détesta le nouveau demi-canton de Bâle-Campagne, issu de la division de 1833, ce « nid des radicaux », en raison des prises de position ardemment libérales des campagnards¹⁵. Rédacteur de la très conservatrice *Basler*

13 *Jacob Burckhardt Werke. Kritische Gesamtausgabe 28: Geschichte des Revolutionszeitalters*, Bâle, Schwabe, 2009, p. 847.

14 Pour l'histoire de Bâle comme ville frontalière, depuis l'époque romaine : Hans STOHLER, « Die Basler Grenze : von römischer Vermessungskunst, alten Grenzzeichen und geheimen Grenzbräuchen », dans *Neujahrsblatt der Gesellschaft zur Beförderung des Guten und Gemeinnützigen Basel* 142 (1964) ; pour le canton de Schaffhouse après 1815 : Markus SPÄTH-WALTER et alii, *Schaffhauser Kantonsgeschichte des 19. und 20. Jahrhunderts*, 3 vol., Schaffhausen, Historischer Verein des Kantons Schaffhausen, 2001-2002.

15 *Nah dran, weit weg: Geschichte des Kanons Basel-Landschaft*, vol. 6, Liestal, Verlag des Kantons Basel-Landschaft, 2001.

Zeitung, en 1844-1845, le jeune Burckhardt avait des mots durs à l'égard du radicalisme des campagnards qui soutenaient les expéditions des Corps francs contre le canton de Lucerne, dont la politique qualifiée de «réactionnaire» déplut tant aux libéraux helvétiques¹⁶. De ses études d'histoire à Berlin et à Bonn (1839-1843), il avait gardé les souvenirs nostalgiques d'un épanouissement romantique. Voyageur du Rhin, il s'était enthousiasmé pour les richesses patrimoniales des pays rhénans et pour leur beauté paysagère¹⁷. Il partageait même, à un moment donné, les idéaux des sociétés d'étudiants allemands, foyer d'un «réveil national», de sorte que l'un de ses disciples, l'historien de l'art Carl Neumann (1860-1934), pût se poser la question de savoir comment Burckhardt avait évolué du nationalisme romantique allemand, qu'il avait intériorisé pendant ses études à Berlin et à Bonn, vers le «rationalisme dur» et «l'individualisme inspiré de la Renaissance italienne» qu'on lui connaît¹⁸. En effet, le dégoût presque physique que lui inspiraient les radicaux du temps des expéditions des Corps francs en Suisse (1844-1845) et le scepticisme à l'égard des prises de position trop idéalistes de ses amis allemands motivèrent cette distanciation¹⁹. En 1846, lorsque la future Révolution grondait en Europe, il se rendit pour la première fois à Rome, pour s'y plonger dans l'étude du patrimoine et des sources de l'histoire²⁰. C'est tout un programme

-
- 16 Henning RITTER, « Jacob Burckhardt as a journalist », dans Andreas CESANA, Lionel GOSSMAN (dir.), *Begegnungen mit Jacob Burckhardt: Vorträge in Basel und Princeton zum hundertsten Todestag/ Encounters with Jacob Burckhardt: centenary papers*, Bâle, Schwabe, 2004, p. 269-278.
- 17 Thomas NICKLAS, «Le Rhin de Jacob Burckhardt : du paysage-histoire à l'histoire-paysage», dans Nikol DZIUB (dir.), *Les voyageurs du Rhin*, Reims, EPURE, p. 81-94.
- 18 Carl NEUMANN, « Der junge Jacob Burckhardt », *Historische Zeitschrift*, n° 134, 1926, p. 494-533.
- 19 Parmi ses amis allemands, figure Gottfried Kinkel (1815-1882), professeur d'histoire de l'art à Bonn, révolutionnaire de 1848. Condamné à la prison à vie par un tribunal militaire prussien (1849), il finit par s'exiler en Grande-Bretagne et aux États-Unis, avant d'accepter, en 1866, un poste de professeur d'histoire de l'art à l'École polytechnique fédérale à Zurich, poste qu'avait occupé Burckhardt avant lui : Klaus SCHMIDT, *Gerechtigkeit – das Brot des Volkes : Johanna und Gottfried Kinkel : eine Biographie*, Stuttgart, Radius, 1996.
- 20 Werner KAEGI, *Jacob Burckhardt. Eine Biographie III: Die Zeit der klassischen Werke*, Bâle: Schwabe, 1950, p. 1-46. Voir aussi : Yvonne BOERLIN-BRODBECK, Hans-Markus VON KAENEL (dirs.), *Jacob Burckhardt*

burckhardtien et ses longs séjours à Rome contribuèrent à relativiser la portée de ses impressions allemandes.

Conservateur éclairé et humaniste affirmé, il rentra définitivement à Bâle, depuis Zurich, en 1858, pour y pourvoir la fonction de professeur d'histoire et d'histoire de l'art. Toujours méfiant à l'égard du canton de Bâle-Campagne, le célibataire fut un passionné promeneur du Margraviat, le dimanche. Cette région du pays de Bade l'attira pour la beauté de ses paysages et l'excellence de ses vins. Sociable, il se fit plusieurs amis parmi les notables cultivés des petites villes badoises, à l'instar de Lörrach, distante d'une dizaine de kilomètres de Bâle. Fréquentant assidûment l'auberge du « Cerf » (*Hirschen*) à Lörrach, Burckhardt y fit la connaissance d'Eduard Kaiser (1813-1903), personnalité très indépendante et ancien député de la Diète badoise, ainsi que de Friedrich von Preen (1823-1894), haut fonctionnaire de l'État badois. L'homme politique Franz von Roggenbach (1825-1907), un catholique libéral et farouchement anti-bismarckien, fit également partie du « Cercle du Cerf »²¹. Par rapport à ses amis badois, Burckhardt fit état de sa propre neutralité face aux querelles allemandes. Le fait d'exercer comme professeur au-delà de la frontière, à Bâle, lui permit d'avoir des vues personnelles sur les affaires du monde, sans être affilié à l'un des partis qui s'opposaient dans l'espace germanique. « Ni Prusse, ni Autriche », écrivit-il avec satisfaction au poète allemand Emmanuel Geibel (1815-1884), connu pour ses inclinations en faveur du gouvernement prussien, en 1863²². La politique agressive de la Prusse, victorieuse contre l'Autriche de François-Joseph (1866), lui inspira la plus grande inquiétude pour l'avenir de l'Europe, engagée sur la voie de la violence et des guerres nationales désastreuses²³. Le triomphe militaire de la Prusse bismarckienne à Sadowa mit à mal l'autonomie du pays de Bade, fatalement obligé de se ranger du côté de Berlin. Burckhardt vit se dresser une frontière entre sa ville natale et ses amis de Lörrach, tirés inévitablement vers le Nord par la force d'attraction politique de la monarchie militaire des Hohenzollern. En

und Rom. Referate eines Kolloquiums, Rome, Schweizerisches Institut in Rom, 1988.

21 René TEUTEBERG, « Friedrich von Preen, sein Freundeskreis und Jacob Burckhardt. Skizze einer Biographie », dans *Jahrbuch Schweizerische Gesellschaft für Familienforschung* 1987, p. 155-168.

22 Werner KAEGI, *Jacob Burckhardt. Eine Biographie* V, note 7, p. 456.

23 *Ibid.*, p. 460.

septembre 1866, quelques semaines après Sadowa, Burckhardt crut que les intérêts vitaux de la Suisse finiraient par faire d'elle une alliée naturelle de la France. Finies les paisibles beuveries au «Cerf», de l'autre côté de la frontière ! Sur le ton de la plaisanterie, Burckhardt écrivit à son convive de Lörrach, le docteur Eduard Kaiser, qu'ils allaient boire leur dernier verre de vin en paix, à l'automne 1866... Lors du prochain «grand tapage», les Suisses devaient sympathiser avec la France et la frontière entre Bâle et Lörrach risquait de devenir infranchissable²⁴.

La neutralité helvétique, qualifiée de très fragile par Burckhardt, l'historien profondément réaliste, acquit une importance accrue comme gage de l'humanité et de la liberté individuelle. Le scénario imaginé par le savant bâlois dans sa lettre à Eduard Kaiser devint une réalité envahissante en 1870. Burckhardt continua ses échanges épistolaires avec Friedrich von Preen, désormais chef de l'administration étatique à Bruchsal, près de Karlsruhe. Ce fonctionnaire cultivé et éclairé ne fut pourtant pas choqué par les idées critiques et la franchise de son interlocuteur. Le 3 juillet 1870, quelques jours avant l'éclatement de la guerre franco-allemande, Burckhardt lui écrivit que les événements politiques alors en cours étaient une fatalité pour l'intellectualité allemande et pour le bonheur individuel. Les anciennes valeurs de la société des pays germaniques furent inmanquablement entraînées dans le tourbillon de la frénésie pour le pouvoir et l'argent, placé sous le signe de l'alliance artificielle entre les libéraux nationalistes et l'autorité bismarckienne²⁵. Le 20 juillet 1870, la guerre franco-prussienne étant déclarée, Burckhardt écrivit une dernière lettre à Preen, «avant la fermeture des frontières», en soulignant l'anachronisme d'une guerre dite nationale à une époque où la plupart des contemporains avaient déjà inconsciemment renoncé à leurs appartenances nationales et à l'idée de la diversité ethnique, en faveur de la jouissance du confort et des bienfaits du progrès technologique : «Ils sacrifient, si besoin, leurs littératures et leurs cultures respectives et préfèrent profiter des "trains de nuit directs".»²⁶ Fin septembre 1870, dans une autre lettre à Friedrich von Preen, il se moqua des compatriotes allemands de celui-ci, enivrés par

24 *Ibid.*, p. 461-462.

25 *Jacob Burckhardt Briefe*, vol. 5, Bâle, Schwabe, 1963, p. 96-97.

26 *Ibid.*, p. 105.

les victoires de leurs troupes. Le militarisme renforcé de l'État-nation prusso-allemand gâchera les fruits du triomphe :

Ô la pauvre nation allemande se trompera, lorsqu'elle entend déposer le fusil dans un petit coin de sa maison, afin de se consacrer aux beaux-arts et au bonheur de la paix ! On leur dira : Allez ouste, il faut faire ses exercices et s'entraîner aux armes !²⁷

À la Saint-Sylvestre 1870, il regretta les professeurs d'histoire allemands qui devaient réécrire tous leurs cours, après des coups de maître bismarckiens, puisque le passé tout entier devint la préhistoire de l'unification nationale, étant systématiquement soumis à une téléologie rétroactive. Comment échapper à ce piège ? Afin de ne pas être obligé de réécrire l'histoire en permanence, en fonction des partis au pouvoir et des espoirs emportés par les vagues de l'actualité, Burckhardt se restreignait désormais aux évolutions de la culture (*Kulturgeschichte*). Par conséquent, la part de la chronologie dans ses cours à l'université de Bâle fut sensiblement réduite et elle ne dut fournir que les repères indispensables aux étudiants²⁸.

À Berlin, il demeurait encore possible de s'illusionner au sujet des opinions personnelles de Jacob Burckhardt. En 1871, Leopold von Ranke (1795-1886), son ancien maître berlinois, partit à la retraite et les autorités prussiennes cherchèrent un successeur capable de se hisser à la hauteur de cette grande figure de l'historiographie. Le choix se porta sur Jacob Burckhardt. Le ministère prussien mandata le professeur d'archéologie à l'université de Berlin, Ernst Curtius (1814-1896), d'aller à Bâle et d'informer Burckhardt de cette décision du ministère, très flatteuse pour l'historien bâlois. Cependant, l'élu déclina cette offre, en déclarant qu'il préférerait rester là où il était, jusqu'à la fin de sa carrière. À son ami Preen, il écrivit que le fait d'aller à Berlin lui aurait porté malheur. Épicurien sceptique, il avait trouvé son petit bonheur et il serait bien imprudent de le lâcher pour les promesses de la célébrité et de l'honneur²⁹. Le poste fut finalement attribué à la personne classée en deuxième position, Heinrich von Treitschke (1834-1896), grand chantre de la « mission historique » de la Prusse et du nationa-

27 *Ibid.*, p. 111.

28 *Ibid.*, p. 120.

29 *Ibid.*, p. 170 (28 juin 1872).

lisme allemand³⁰. Burckhardt commenta, sur un ton ambigu, que c'était un « triomphe vital » pour Treitschke³¹, homme politique national-libéral et adepte d'une « historiographie engagée ». Cette politisation de l'Histoire qu'incarnait Treitschke fut pour Burckhardt une preuve de la « perte de spontanéité » de l'esprit allemand, entièrement pris par les soucis matériels et les préoccupations d'ordre politique³².

L'esprit bâlois entre l'enclume et le marteau : le coin des « boudeurs du Reich »

Avant de partir de Heidelberg et de s'installer définitivement à Berlin, Heinrich von Treitschke, le bénéficiaire du choix de Burckhardt de rester à Bâle, écrivit une lettre aigre-douce dont le destinataire s'appelait Franz Camille Overbeck (1837-1905), un ancien ami dont il avait fait la connaissance lors de ses études à Göttingen, à la fin des années 1850. Overbeck, originaire de Saint-Pétersbourg, exerçait depuis 1870 comme professeur de théologie à l'université de Bâle. Ce théologien sceptique, dans l'esprit de Burckhardt, habita dans la même maison que son collègue et ami Friedrich Nietzsche, jeune professeur de philologie à la même université. Le courrier de Treitschke, expédié le 28 octobre 1873, s'adressa en quelque sorte aux deux voisins en même temps. Après avoir commenté longuement un nouvel ouvrage d'Overbeck qui fit voir rouge un certain nombre de théologiens protestants allemands³³, mais qui laissa plutôt indifférent Treitschke, l'expéditeur s'intéressa de plus près au livre récent du voisin Nietzsche, la première de ses *Considérations inactuelles*, où l'auteur intente un procès en règle au théologien protestant David Friedrich Strauß (1808-1874), désigné comme symptôme de la perte de vitesse de l'intellectualité d'outre-Rhin et de la menace d'une « extirpation de l'esprit allemand par le Reich allemand », c'est-à-dire par le pouvoir³⁴.

30 Thomas GERHARDS, *Heinrich von Treitschke. Wirkung und Wahrnehmung eines Historikers im 19. und 20. Jahrhundert*, Schönigh, Paderborn, 2013.

31 *Burckhardt Briefe* 5, note 25, p. 171 : « Für Treitschke ist es dagegen ein großer Lebenstriumph – Heil ihm. »

32 *Ibid.*, p. 183 (31 décembre 1872).

33 Mettant en cause la « christianité » de la théologie de l'époque : Franz Overbeck, *Ueber die Christlichkeit unserer heutigen Theologie : Streit- und Friedensschrift*, Leipzig, Fritsch, 1873.

34 Friedrich NIETZSCHE, *Première considération inactuelle : David Strauss, le sectateur et l'écrivain. Traduit par Lionel Duvoy*, Paris, Allia, 2009. Voir

Cet écrit nietzschéen irrita beaucoup Treitschke qui ressentit une «acuité agaçante et exaspérante» dans les idées de Nietzsche, lequel commettrait une grande injustice à l'égard de l'Allemagne dont il aurait fallu reconnaître les grandes réalisations en si peu de temps, d'après le professeur berlinois³⁵. L'épistolier prussien ne manqua pas d'exhorter son ancien ami Overbeck à ne pas rester à Bâle, où l'on n'estimerait pas à sa juste valeur la nouvelle grandeur et les exploits récents de l'Allemagne : «Dans quelle mauvaise humeur infertile t'es-tu égaré, mon cher ami, dans ton coin de boudeurs !»³⁶ Depuis la capitale du nouveau Reich, l'université de Bâle ne fut qu'un «coin de boudeurs» (*Schmollwinkel*), où l'on ne sut pas voir juste, et ces mêmes Bâlois «parlaient à tort et à travers d'un déclin de la science allemande»³⁷. Ces accusations de Treitschke, dirigées contre un «esprit bâlois», traceur de frontières, prirent une dimension monstrueuse un demi-siècle plus tard sous la plume d'un certain Christoph Steding (1903-1938).

Steding obtint, fin 1932, une bourse de la fondation Rockefeller pour des recherches sur la politique des pays neutres à l'époque de Bismarck. Grâce à ce financement, il devait dépouiller des archives en Suisse, aux Pays-Bas et dans les pays scandinaves. Le projet de recherche fut pertinent en soi, mais son résultat fit preuve des déviations de la science historique et politique au XX^e siècle. Il est à noter que Steding mourut, emporté par une maladie rénale, avant de publier son ouvrage. Celui-ci sortit toutefois quelques mois après son décès, fin 1938, édité par l'historien national-socialiste Walter Frank (1905-1945) et celui-ci en a peut-être modifié le texte, en exacerbant les parties à charge³⁸. Intitulé «Le Reich et la maladie de la culture européenne», le livre posthume de Steding cibra la neutralité des petits États, ressentie comme une «bouderie» intolérable à l'égard du Reich allemand. L'une des toutes dernières voix «libérales» dans l'Allemagne

aussi, pour les relations entre Burckhardt et son jeune collègue turbulent Friedrich Nietzsche : Emil WALTER-BUSCH, *Burckhardt und Nietzsche : Im Revolutionszeitalter*, Munich, Wilhelm Fink, 2012.

35 *Heinrich von Treitschkes Briefe*, t. III/2 (quatrième livre), éd. Max Cornicelius, Leipzig, Hirzel, 1920, p. 374-381 (voir p. 376).

36 *Ibid.*, p. 378.

37 *Ibid.* Le conseil de partir de Bâle ne fut pas suivi, puisque Overbeck resta à Bâle jusqu'à sa mort.

38 Helmut HEIBER, *Walter Frank und sein Reichsinstitut für die Geschichte des neuen Deutschlands*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1966, p. 501-531.

nationale socialiste, Theodor Heuss (1884-1963), futur président de la République fédérale, a visé juste en qualifiant le travail de Steding de « science polémique », donc ni historique ni politique, dans un compte rendu sorti en 1939³⁹. La diatribe fiévreuse et confuse du jeune nazi contre la neutralité s'en prit surtout à « l'esprit bâlois », incarné par Jacob Burckhardt, et dont l'histoire de la culture fut un corrélât heuristique. Le rayonnement de la pensée du grand maître de l'histoire culturelle aurait débouché sur une « bâlisation » (*Baselianisierung*) des idées en Allemagne sous la République de Weimar, désireuse de neutralité et participante à l'activité de la Société des Nations. D'après Steding, il s'agissait, pour les adeptes du Troisième Reich, de mettre fin à cette influence nuisible, opposée à l'idée d'un Reich puissant et hégémonique⁴⁰. Donnant libre cours à son aversion, Steding s'emporta avec violence contre « l'idylle des petits États », avant l'unification allemande de 1871, et la « coexistence confortable, amicale, idyllique » entre les Badois, les Wurtembergeois, les Bavarois et les Suisses⁴¹. Les rencontres joyeuses au « Cerf » de Lörrach, au cours des années 1860, qui se traduisaient par la correspondance tonique entre Burckhardt et ses convives, ont peut-être provoqué cet agacement manifeste de l'auteur Steding⁴². Ces attaques du pourfendeur de la neutralité n'auraient pas surpris Jacob Burckhardt. Dans ses échanges avec l'ami badois Friedrich von Preen, il a évoqué sa vision d'un siècle à venir où les « terribles simplificateurs » donneraient le ton, catégorie qui permet de classer Christoph Steding et ses divagations intellectuelles aussi. Dans une lettre datée du 24 juillet 1889, Burckhardt écrivit à Preen :

Ma figure de pensée des *terribles simplificateurs*^[43], qui s'abattront sur notre vieille Europe, n'a rien d'agréable ; dans mon imagination je vois déjà ces individus en chair et en os et

39 Theodor HEUSS, « Politische oder polemische Wissenschaft. Zu Christoph Stedings Werk », *Das Deutsche Wort* 5 (1939), p. 257-267.

40 Christoph STEDING, *Das Reich und die Krankheit der europäischen Kultur*, Hambourg: Hanseatische Verlagsanstalt, 1938, p. 65-67.

41 *Ibid.*, p. 68.

42 Les lettres écrites par Burckhardt à son ami Friedrich von Preen furent éditées pour la première fois en 1922 : *Jacob Burckhardts Briefe an seinen Freund Friedrich von Preen 1864-1893*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1922.

43 En français dans le texte.

je vous en parlerai, lorsque nous serons ensemble autour d'un verre de vin, au mois de septembre.⁴⁴

Les «boudeurs du Reich» et de sa modernité envahissante, que l'on put imaginer retranchés derrière la frontière germano-suisse, au bord du Rhin bâlois, s'adressaient-ils à un public désireux d'écouter, d'apprendre et d'envisager le monde après le passage des terribles simplificateurs ? Un public à venir ? Qui, enfin, a tendu une oreille attentive à leurs «idées qui n'étaient pas de saison»⁴⁵ ?

Le biographe de Jacob Burckhardt, Werner Kaegi (1901-1979), parla d'une «trompette prophétique», réveillant les contemporains dont l'esprit s'était endormi, puisqu'ils ne peuvent pas prendre du recul par rapport aux événements du temps présent. Un exemple permet d'illustrer cette métaphore du biographe qui rappelle les horreurs de l'apocalypse. Qui, en 1933, année de l'avènement du national-socialisme au pouvoir en Allemagne, n'aurait pas lu avec étonnement la vision d'une future société totalitaire, fusionnant la puissance économique et le pouvoir étatique, vision esquissée avec une main légère par Burckhardt dans une lettre à Friedrich von Preen en date du 26 avril 1872⁴⁶ ? La sagesse d'un penseur pessimiste de l'histoire ne manqua pas de s'imposer, puisque l'optimisme brillant de tous ses feux finit par s'éteindre. L'un des successeurs de Treitschke à l'université de Berlin, Friedrich Meinecke (1862-1954), initiateur de l'histoire des idées en Allemagne, a conceptualisé cette dichotomie ontologique à partir d'un «problème Ranke-Burckhardt», qui n'en fut pas un aux yeux de Jacob Burckhardt lui-même. En effet, le professeur de Bâle avait gardé la plus grande estime pour son ancien maître berlinois dont il

44 *Jacob Burckhardt Briefe, vol. 9 (1886-1891)*, Bâle, Schwabe, 1980, p. 203.

45 Lionel GOSSMAN, *Basel in the Age of Burckhardt. A Study in Unseasonable Ideas*, Chicago, University of Chicago Press, 2000. Ce très important ouvrage met aussi en valeur l'intellectualité de Johann Jacob Bachofen (1815-1887), théoricien du matriarcat.

46 Werner KAEGI, *Jacob Burckhardt. Eine Biographie V*, note 7, p. 508. La phrase en question est la suivante : «L'État militarisé doit devenir un grand industriel. On n'abandonnera pas éternellement ces foules d'ouvriers dans les usines à leur détresse et à leur cupidité ; une certaine misère, contrôlée et surveillée, avec des grades hiérarchiques et des uniformes, des journées de travail débutées et terminées avec les roulements de tambours, c'est ce qui s'annonce par la force logique des choses» : Burckhardt, *Briefe 5*, note 25, p. 161.

appréciait beaucoup les ouvrages publiés dans les années 1830 et 1840, avant qu'il ne fût devenu l'historiographe officiel de l'État prussien à part entière⁴⁷. Le «problème Ranke-Burckhardt» se manifeste à l'horizon de l'historiographie des idées allemandes dans la correspondance entre Friedrich Meinecke, écarté de toutes ses fonctions par le régime hitlérien, et son disciple Siegfried August Kaehler (1885-1963), professeur d'histoire moderne à Göttingen. En 1943, Meinecke et Kaehler se mirent d'accord pour assigner à Burckhardt le «réalisme pessimiste» et à Ranke, l'historien officiel de la Prusse, l'«optimisme harmonisant»⁴⁸. En cette année-là, la balance s'inclina forcément en faveur du pessimisme, dans l'esprit des épistoliers de Berlin et de Göttingen. Dans l'ancienne capitale en ruines et occupée par les forces alliées, en 1947, Meinecke donna une conférence devant l'Académie des sciences allemande (fondée seulement l'année précédente), intitulée «Ranke et Burckhardt», où il plaida en faveur d'une synthèse de leurs différents points de vue, afin de pouvoir reconstruire le monde sur la base d'une recherche historique renouvelée⁴⁹.

Il faut retenir l'extraordinaire finesse de l'analyse du monde contemporain de Burckhardt, dépassant de très loin celle de Ranke et de ses collègues allemands. Le procédé de cet «esprit bâlois» consistait en une mise en cause systématique du présent par le passé, procédé assurant une supériorité à Burckhardt, par le biais d'une immense liberté de pensée, par rapport à ces «*virī eruditissimi*», comme il les appelait, qui étaient incapables de voir l'essentiel et qui ne pouvaient pas faire abstraction des présupposés de leur environnement⁵⁰. Sa prise

47 *Ibidem*, p. 263 (30-12-1874).

48 Lionel GOSSMAN, *op. cit.*, p. 439-453 (voir p. 448).

49 Friedrich MEINECKE, *Ranke und Burckhardt*, Berlin, Akademie-Verlag, 1948. Voir aussi : John R. HERKLESS, « Meinecke and the Ranke-Burckhardt Problem », *History and Theory. Studies in the Philosophy of History* 9 (1970), p. 290-321 ; Felix GILBERT, *History: Politics or Culture? Reflections on Ranke and Burckhardt*, Princeton, University Press, 1990.

50 Wolfgang HARDTWIG, *Geschichtsschreibung zwischen Alteuropa und moderner Welt. Jacob Burckhardt in seiner Zeit*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1974, p. 371-373.

de distance à l'égard du monde universitaire alla de pair avec «une informalité recherchée, une insouciance pratiquant l'autodérision et une affectation socratique de l'ignorance», ces qualités exceptionnelles contribuèrent à mettre en relief son grand personnage de «maître-penseur de l'histoire»⁵¹. Au XIX^e siècle, les idées qui n'étaient pas de saison germaient dans la ville frontalière de Bâle, sur une ligne de démarcation intellectuelle et non linguistique. Ces idées, qui n'allaient porter leurs fruits que des décennies plus tard, fleurissaient derrière une frontière qui les protégeait et qui devrait leur permettre de déployer toutes leurs forces.

51 Hugh TREVOR-ROPER, « Jacob Burckhardt », *Proceedings of the British Academy*, n° 70, 1984, p. 359-378 (voir p. 365).